

resta, les yeux fixés devant elle, comme sur un spectacle qu'elle seule pouvait apercevoir.

Maxime avait le sommeil léger. Il ouvrit les yeux. Il y avait une veilleuse dans la chambre. Tous les objets apparaissaient dans une douce lumière bleue, très calme, apaisante, une lumière qui elle-même, dans le silence des tentures, semblait comme endormie.

Il ne quittait pas des yeux Marguerite. Elle resta longtemps ainsi ; on eût dit qu'elle écoutait ; puis des murmures confus sortirent de ses lèvres, mais dans lesquels Maxime ne put rien distinguer.

Tout à coup elle se glissa hors du lit. Elle fit le tour de la chambre, sans toucher aucun meuble. Sur ses beaux yeux effarés, grands ouverts et fixes, d'une fixité maledive et qui faisait mal à soutenir, les paupières ne s'abaissaient pas.

Elle dormait toujours ! Et cependant elle voyait, dans la singulière lucidité de ce rêve, de ce sommeil qui n'était plus le sommeil. Elle recommença de parler.

Maxime, troublé, se pencha hors du lit pour mieux entendre. Le bois du lit craqua. Marguerite entendit, fit un mouvement et sa marche en fut interrompue. Maxime retint son souffle.

Marguerite regardait de son côté. Mais c'étaient des yeux qui ne voyaient rien des choses matérielles, qui ne voyaient que le spectacle représenté par son esprit en ce moment. Elle se remit à parler. Il écouta. Parfois, c'étaient des paroles bredouillées, comme un rêve, sur un ton monotone, avec une voix changée qui n'était plus la jolie voix si douce de Marguerite, des paroles dont rien ne se détachait nettement. Parfois, pourtant, des mots lui arrivaient, brefs, martelés, prononcés avec une sorte de colère.

—Non... cela ne sera pas ! J'ai assez souffert... La honte... La honte... Gérard mon fils... le déshonneur... sa vie perdue... Non, non... Tu ne sortiras pas... je ne veux pas que tu sortes... .

Puis, les phrases redevenaient confuses. Cette scène singulière dura près d'un quart d'heure. Le cœur de Maxime battait avec force.

—La pauvre femme ! murmura-t-il. Comme elle a dû souffrir.

Toutes les étrangetés de la conduite de sa femme le frappaient, mais jusqu'alors aucun soupçon, même le plus léger, même le plus lointain, ne pouvait entrer dans son esprit. Pouvait-il en être autrement ?

L'évidence devait tomber sur lui quelque jour et l'écraser comme la foudre. Cela se ferait d'un seul coup et détruirait sa vie. Mais il aimait trop Marguerite, il se sentait trop ardemment, trop véritablement aimé par elle, pour que le soupçon fit chez lui, petit à petit, son chemin tortueux, mystérieux, d'indices en indice, de preuve en preuve. Ses inquiétudes étaient éveillées, son intention fortement surexcitée. Il craignait pour la santé, pour la raison de Marguerite, rien de plus.

Marguerite venait de se diriger vers le lit. Il se recula pour lui faire place. Elle y monta lentement, ramena les couvertures. Ses dents claquaient. Elle grelottait. Et toujours les yeux étaient grands ouverts et fixes. Mais, à partir de ce moment, elle resta silencieuse.

Accoudé sur un bras, Maxime l'observait toujours. Doucement, voulant faire cesser ce cauchemar, il murmura :

—Marguerite ? Ma chère Marguerite !

Elle n'entendit pas la première fois. Il répéta son appel, plus près. Elle tressaillit. Les paupières battirent sur les yeux, qui redevenaient vivants. Il n'y eut qu'un peu de surprise, remplaçant ce qu'il y avait tout à l'heure de hagard et d'épouvanté. Elle se tourna vers Maxime et lui dit :

—Mon ami ? Ne m'avez-vous pas appelée ? Ou bien ai-je rêvé ?

—Je vous ai réveillée, Marguerite, parce que vous faisiez un méchant rêve qui semblait vous fatiguer beaucoup.

Comme il souriait, elle se tranquillisa.

—Oui, dit-elle, depuis quelque temps, c'est ainsi toutes les nuits.

Elle eut le courage de l'interroger, voulant savoir si elle ne s'était pas trahie.

—Aurais-je parlé, par hasard ?

—Oui... Et vous vous êtes même levée et vous avez parcouru la chambre.

—Et qu'ai-je dit ? fit-elle, glacée, son cœur cessant de battre.

—Vous avez parlé de honte et de déshonneur, et la pensée de votre fils, de Gérard surtout, paraissait bien présente dans votre rêve.

—C'est tout ?

—Oui, c'est tout, ma pauvre Marguerite. Ah ! comme je voudrais vous rendre la paix de l'âme ! dit-il avec tendresse. Je ne le pourrai donc jamais ? Tout cela est fini. C'est une triste histoire, il est vrai, mais à laquelle vous devriez ne plus penser. Dites-vous que votre vie d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec celle d'autrefois. Pourquoi ne seriez-vous pas heureuse ?

Mais je suis heureuse, heureuse au possible, Maxime. Et comment ne le serais-je pas ? auprès de vous qui êtes si bon, et dans la loyauté de qui mon âme semble se reposer de tout ce qu'elle a souffert autrefois, auprès d'un autre. Je suis heureuse, n'en doutez pas... Maxime... .

—Et pourtant, je n'en suis pas sûr, dit-il ; car il arrive souvent que vos yeux paraissent si sombres, si tristes, que cela me trouble profondément.

—N'en prenez pas souci, Maxime. Ces funèbres souvenirs ne peuvent s'effacer tout à fait aussi vite... Patience ! Patience !

Il n'insista pas. Il sentit qu'elle appuyait la tête sur le bras dont il l'entourait. Peu à peu la tête s'alourdit, les yeux se fermèrent, la respiration devint très régulière. Et sur les lèvres resta un léger sourire, le sourire avec lequel la pauvre femme avait dit : "Patience ! Patience !" Elle s'était endormie !

Le reste de la nuit fut plus calme. Et comme si cette alerte avait fait une vive et durable impression sur l'esprit de Marguerite et eût réagi sur son sommeil, pendant les jours qui suivirent elle fut plus calme.

Mais une nuit elle poussa un grand cri, se dressa tout à coup dans son lit, les bras tendus vers quelque fantôme invisible, les cheveux déroulés, pareille à une folle. Et elle disait, distinctement, bien que sa voix restât alourdie par le rêve :

—Que Dieu me juge et me condamne !

Puis, elle retomba. Elle ne bougea plus. Le rêve était passé. Elle redormait. Le matin, il lui dit lorsqu'elle s'éveilla, fraîche et souriante :

—Vous avez encore rêvé.

—Et parlé ?

—Oui.

—Et cette fois qu'ai-je bien pu dire ?

—"Que Dieu me juge et me condamne !"

Elle tressaillit. C'était le dernier mot prononcé devant Savenay lorsqu'elle lui tendait le revolver et que le lâche refusait de se faire justice. C'était, dans l'acte de châtement suprême qu'elle voulait, qu'elle avait cru commettre, le retour de son âme incertaine vers Dieu en qui elle croyait et qui seul avait le droit de disposer de cette vie qu'elle allait supprimer — le droit de punir.

Maxime demanda en souriant :

—Tu as donc commis, dans ton rêve, quelque crime bien affreux ? Elle ne répondit pas.

Mais il sentit, soudain, que la pauvre femme devenait froide. Elle était évanouie.

Désormais, elle fut poursuivie par une idée fixe :

"Je vais me trahir... Je vais livrer mon secret !"

Alors, elle inventa des prétextes pour vivre dans la solitude presque complète.

Puisque ses nuits étaient si agitées, elle voulut dormir seule et choisit dans le coin le plus éloigné de leur nouvelle habitation, une chambre isolée où, du moins, si elle rêvait, si elle parlait, personne ne l'entendrait jamais plus ; Maxime, surtout !

Malgré cela, sa surexcitation née de ces épouvantes continues, était telle que la pauvre femme commençait à prendre en horreur tout ce qui était autour d'elle, en cette maison où elle eût dû vivre heureuse.

Elle se créait ainsi mille prétextes pour rester dehors le plus longtemps possible, faisant des visites, allant de course en course. Et lorsqu'elle était obligée de rentrer, parfois elle s'arrêtait aux abords, ne pouvant prendre sur elle de revenir parce qu'elle savait que là, au milieu des choses habituelles de son existence, elle allait de nouveau se trouver aux prises avec ses hallucinations.

Elle interrogea plusieurs fois, timidement, Gérard, sur le projet qu'il lui avait confié.

—Eh bien ! mon enfant, as-tu abandonné ta première idée ?

—Non, mère. Je cherche en ce moment les moyens de l'exécuter.

—Tu me tiendras au courant ?

—N'en doute pas !

Son sacrifice était fait, sa résolution était prise. Elle laisserait aller les événements et n'empêcherait pas son fils d'arriver à la vérité... de trouver le meurtrier de Savenay... de son père ! Maxime, seul, parfois l'en dissuadait :

—C'est une entreprise folle ! Quelle que soit votre conviction, qui n'est basée sur aucune preuve, sur aucun fait, quelle que soit même la conviction de votre mère, Jordanet est coupable... Essayer de démontrer son innocence est inutile... Vous n'y parviendrez pas !

Gérard, le sourcil froncé, ne répondait rien. Mais il se disait, chaque fois qu'il entendait ainsi une objection :

—Alors que ma mère elle-même a des doutes, comment, lui, oserait-il avoir une certitude ? Que devrait lui importer que je fasse cette tentative ? Il a peur que je ne réussisse... Voudrait-il entraver mes efforts ?

Il se tint sur la défensive et évita de parler désormais de Jordanet. Il regrettait en ce moment d'avoir confié son secret. Il parut redevenir plus calme, plus indifférent. Aux rares questions que Maxime lui adressa, il ne répondit plus que d'une façon vague, avec un sourire indifférent ! Un jour, il dit, devant sa mère et devant M. de Vandières :